

LE CHANT DES ARMES

En 2003 Daniel Fano publiait *Fables et fantaisies*, après dix-sept années de silence, sous l'égide de Jean-Louis Massot. Ayant posé cet « acte d'amitié », il promet à l'éditeur des Carnets du Dessert de Lune une tétralogie dont le premier tome – *L'année de la dernière chance* – paraît l'année suivante. Suivront *Le privilège du fou* (2005), *Sur les ruines de l'Europe* (2006) et aujourd'hui *La vie est un cheval mort*.

Dans la lignée de ses prédécesseurs, cet ultime opus de la tétralogie – dont Graziella Federico a illustré les couvertures – est un texte long et volcanique, opposé polaire des poèmes et miniatures qui constituent *La nostalgie du classique* et *Comme un secret ninja*, parus respectivement en 2005 et 2007 au Castor Astral. Malgré ce format inhabituel, on retrouve tous les éléments qui nourrissent l'œuvre de Daniel Fano, à savoir les rapports entre politique, médias et violence

Les soixante-quatre sections de *La vie est un cheval mort* déploient le panorama cauchemardesque d'un monde enfermé dans la contemplation morbide de son propre spectacle, un monde où tout message, immédiatement digéré par le *Moloch* de l'ère contemporaine, est réduit à un borborygme vidé de tout sens. Plus court, et enrichi d'illustrations de Jean-François Octave, *Le repaire du biographe* peut s'envisager comme une œuvre sœur, hantée par la même vision – quoique que moins résolument pessimiste.

Les deux textes s'abreuvent à la même source : le spectacle médiatique désormais perpétuel à l'œuvre dans nos sociétés occidentales. En ressort une observation apocalyptique de notre monde où passé et présent se chevauchent en une cacophonie cruelle, tableau rêvé d'un Jérôme Bosch de l'ère post-atomique où des actrices porno devisent avec des terroristes uruguayens, où Auschwitz résonne de tubes disco, où Goebbels tape sur l'épaule de Mick Jagger sur fond de trafic de cadavres et de dessous chics.

Beretta et Bacardi, Mao et Madonna.

Ouvrages polyphoniques, *La vie est un cheval mort* et *Le Repaire* sont des travaux d'assemblage. Daniel Fano puise sa matière dans les journaux, les magazines et les livres d'histoire politique. Réécrits et recomposés, les fragments sont ensuite disposés dans un jeu d'assonances et de possibles liens souterrains :

Au début du mois, cinq cents policiers avaient envahi le bidonville, jeté la population entière hors de ses habitations, l'avait forcée à rester à plat ventre dans la rue des heures durant.

Des fouilles et interrogatoires, il ressortit qu'une trentaine de ces personnes pouvaient être qualifiées de suspects : elles furent abattues sur place, à bout portant.

Les stars du porno cèdent à la tentation du tatouage : « Un tattoo, c'est un atout de séduction supplémentaire... comme un bijou, en fait. Chez les filles, c'est très sexe, et ça renforce le côté viril des garçons. »

Priscilla Sol en a deux, Alyson Ray en a trois : un petit papillon « derrière l'omoplate », un scorpion, « mon signe astrologique », sur la fesse droite, et sur le mollet même côté, une rose : « Je ne sais pas pourquoi, parce que je n'aime pas trop les fleurs ».

À ces extraits tirés du réel s'ajoutent des microfictions élaborées par l'auteur, réminiscences de la Série noire et des fictions *hardboiled* américaines, où l'on retrouve Monsieur Typhus, Rosetta Stone, Jimmy Ravel et Patricia Bartok,

personnages récurrents dans une grande partie de l'œuvre de Daniel Fano (voir, entre autres, *Un champion de mélancolie* et *Souvenirs of You*) et s'agitent à la manière de pantins sortis d'un film d'espionnage de série B :

Jimmy Ravel se retourna (vitesse de serpent), pointa sur la silhouette bondissante le canon de son Beretta 9 mm.

Monsieur Typhus frappa du tranchant de la main au larynx : le gominé glissa dans la matière cervicale de son acolyte.

Cette violence stylisée peine cependant à égaler la sauvagerie du réel. *Le repaire du biographe* évoque Mao souriant « avec beaucoup de douceur quand on lui montrait les photos de Liu Shaoqi supplicié en train de mourir dans ses excréments ». Dans *La vie est un cheval mort*, le laconisme de la description de l'assassinat de Kennedy à travers le film de Zapruder rend la scène encore plus saisissante : « Tout de suite après, c'est l'image 313, la tête qui explose. »

Si la technique de montage-assemblage de Daniel Fano évoque les cut-up pratiqués par William Burroughs – dont l'influence est manifeste et revendiquée –, l'auteur préfère se définir comme un « coutumier de la parataxe ». Procédé propre à rendre la langue parlée, il est ici utilisé pour juxtaposer une multitude de paroles désincarnées. La technique de Fano recrée ces *bruits de fond* chers à Don DeLillo, bande sonore d'une époque saturée d'informations, productrice de discours où annonces d'attentats, messages publicitaires et déclarations galvaudées sont reçus sans aucun ordre de valeur : les textes de Daniel Fano sont la reproduction du langage déshumanisé d'une société qui l'est tout autant, des « textes-machines » qui fonctionnent à la manière d'une TSF détraquée ou celle d'un appareil photo dont l'objectif alternerait sans cesse entre le grand angle le plus édifiant et le plan rapproché le plus trivial.

Malgré le travail de réécriture que nous avons observé sur les différents fragments, la présence du poète ne se manifeste que dans le travail de mémoire (l'auteur admettant parler de lui à travers les allusions historiques post-1947 – année de sa naissance) et la mise en séquences de voix qui ne sont pas les siennes. Cette science de l'effacement au profit du réel, Fano la tire du modernisme américain, des collages journalistiques de Dos Passos et de William Carlos Williams à la poésie objectiviste de Zukofsky et Reznikoff. Ce dernier défend l'idée d'un auteur « qui ne décrit pas directement ses émotions mais ce qu'il voit, ce qu'il entend, qui s'en tient presque à un témoignage de tribunal. » On pourrait considérer cette attitude, dans cette époque où chaque discours est désormais potentiellement récupérable et réversible, comme une stratégie de défense contre cette même récupération : en se faisant témoin, le poète évite toute prétention moralisante et donneuse de leçon. Il ricane, tout au plus, comme au sujet d'Ulrike Meinhof :

Une Angela Davis dopée au romantisme germanique.

Elle a des yeux inexpressifs.

Sa disgrâce physique n'a pas été étrangère à sa décision de se consacrer tout entière à la cause révolutionnaire.

Elle considère les abat-jour comme des objets de luxe : là où elle se pose, ils sont impitoyablement supprimés.

Elle apparaît comme un exemple typique.

Sa révolte est celle des enfants gâtés contre l'ennui distillé par une société de consommation sans suspense parce que sans dangers.

Elle n'a manifestement pas potassé son Lénine, sans quoi elle aurait su que les faits sont têtus.

Cet humour grinçant serait-il le porte-à-faux nécessaire pour empêcher les textes de Fano de tomber dans le piège du nihilisme ? Il insuffle en tout cas une dimension jubilatoire à ces deux ouvrages, que l'on peut envisager, aux côtés de son œuvre tout entière, comme les fragments éparpillés d'un témoignage terminal au procès du monde contemporain.

© **Jean-François Caro in Indications**